

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

**DUBÉ, Jean-Pierre (1994) *La grotte*, Saint-Boniface,
Les Éditions du Blé, 125 p.**

*«Le roman qui ne découvre pas une
portion jusqu'alors inconnue de
l'existence est immoral. La connais-
sance est la seule morale.»*

Milan Kundera, *L'art du roman*.

Un père incestueux... Un prêtre homosexuel... Le premier roman de Jean-Pierre Dubé aurait-il été conçu pour scandaliser le milieu catholique dont il est issu? Moins pour scandaliser, dirions-nous, que pour dévoiler, dénoncer et, finalement, se révolter contre la vieille croyance de maintes cultures: la chair, c'est le péché. *La grotte* a le courage de croquer la pomme du jardin d'Éden, d'accéder à la connaissance du bien et du mal, de l'interdit, de la transgression. Mais ce faisant, c'est surtout la femme, à l'instar de sa mère Ève, qui doit porter le poids de la culpabilité.

Ce n'est que peu à peu que les personnages se démasquent, non pas à la manière d'un roman policier, découvrant l'identité du meurtrier dans les derniers soubresauts de l'action; ici, on apprend assez vite qui est coupable de meurtre, car là n'est pas le véritable mystère à décoder. Livrée en touches discrètes, c'est plutôt l'énigme du cœur humain, dont on ne dépiste jamais tous les replis, qu'explore la griffe blessée de l'auteur. Et c'est grâce aux méandres du langage que les personnages émettent – par bribes – les vocables à peine articulés de leur mal.

Reconstituons les fragments épars de ce récit fracassé. Poussé par les élans de son cœur et de son corps affamés, un prêtre se laisse entraîner par ses fantasmes amoureux pour un de ses jeunes étudiants. Timidement, il pose les premiers gestes qui font comprendre sa passion inavouable. S'ensuivent les

grandes vacances et l'insoutenable absence du bien-aimé. Le prêtre prend l'habitude de se recueillir dans l'enclos saint d'une grotte dédié à la Vierge. Mais dans cet espace restreint fermente le désir intense de cet homme, désir qui se transforme en délire. Sous la fougue de l'inspiration, le prêtre imagine que la statue de la Vierge écrasant le serpent lui confie une mission sacrée: fonder un mouvement nommé les *Apôtres de la virginité*.

Mais à la rentrée, le pensionnaire a mûri, s'est affermi, et il repousse les avances du religieux. Désespéré de ne pas recevoir la docile obéissance de son jeune acolyte, le prêtre se réfugie dans la grotte pour prier. Il y surprend l'adolescent avec une jeune fille. Aveuglé par les tessons de son rêve éclaté, il saisit la statue de la Vierge et écrase le crâne de celui qu'il aimait. Il s'enfuit dans la nuit, détruisant sur les rochers du fleuve la vierge meurtrière.

L'intrigue se complique. Puis, à la fin, l'on retrouve le prêtre défroqué, heureux, ayant enfin accepté son homosexualité et connaissant pour la première fois la plénitude de l'amour. Quant à la jeune femme, elle se croit toujours responsable de la mort du pensionnaire et, en plus, du péché de son père incestueux. «Au début, je ne disais rien»: ainsi se termine le roman, sur les mêmes mots qui l'ouvrent, enfermant la femme dans le cercle infernal de la culpabilité.

À travers ce texte torturé se révèle donc une stratégie de dénonciation: le corollaire de la peur de la chair, c'est la peur de la femme; et celle-ci absorbe le mépris de soi dans toutes les fibres de son être. Récusant l'espace renfermé, pervers, de la contrainte sexuelle, *La grotte* défonce les portes du confessionnal, expose les besoins humains des êtres élus, réclame leur droit à la pleine connaissance du cœur et du corps. Mais cette heureuse libération de l'homme est incomplète si elle se fait aux dépens de la femme, bouc émissaire expiant les restes du remords masculin. Chez l'homme, la parole s'envole vers la liberté, la suffisance, le pouvoir du défi. Chez la femme, les mots se colorent de mutisme: répression, soumission, confession. Incapable de nommer ce qui la blesse, la femme se plie au rythme de la respiration de l'homme, et attend sa *permission* de ne rien dire. Gelée dans le froid de l'androcentrisme, elle se transforme, à son tour, en une statue de plâtre.

Louise Renée Kasper
University of Manitoba